

CONTES
D'UNE GRAND-MÈRE
LOUISIANNAISE

LES ÉDITIONS TINTAMARRE — LES CAHIERS DU TINTAMARRE

RÉDACTEUR EN CHEF

D. A. Kress, Centenary College of Louisiana

COMITÉ DE RÉDACTION ET DE DIRECTION

Clint Bruce, Brown University

Richard Guidry

Carol Lazzaro-Weis, University of Missouri, Columbia

Coralie Leducq, Université Catholique de Lille

Chris Michaelides, University of Louisiana, Monroe

May Rush Gwin Waggoner, University of Louisiana, Lafayette

CONTES
D'UNE GRAND-MÈRE
LOUISIANAISE

PAR

SIDONIE DE LA HOUSSAYE

Introduction et Notes de Jonathan Vidrine



Éditions Tintamarre
Shreveport 2007

Copyright © 2007, Éditions Tintamarre,
Centenary College of Louisiana

Première édition, Éditions Tintamarre, 2007

Sidonie de La Houssaye.
Contes d'une grand-mère louisianaise.

Introduction et notes de Jonathan Vidrine.

ISBN-10: 0-9754244-1-6

ISBN-13: 978-0-9754244-1-4

Library of Congress Control Number: 2007903742

Credit: Sidonie de La Houssaye Papers, Mss. 105, "Louisiana
and Lower Mississippi Valley Collections, LSU Libraries, Baton
Rouge, LA."

Conception de la couverture et mise en pages : Ashley Owens

Imprimé aux États-Unis.

Éditions Tintamarre
Centenary College of Louisiana
2911 Centenary Blvd.
Shreveport, LA 71134
www.centenary.edu/editions

Table des matières

Introduction	7
Note de l'éditeur	25
Dédicace : Les Fleurs et les Bijoux de la grand-mère	27
Fleurs et Bijoux	29
Les Petits Soldats	33
Un Jour de pluie	49
Une poupée d'autrefois	55
Tenez vos yeux ouverts	67
Les Petits Vagabonds	71
Le Bonhomme Pistache	115
L'Échange	125
La Fauvette et le Poète	131
L'Amour qui renferme en lui seul tous les amours	137
La Mère et le Lys	141
Notes	145
Œuvres consultées	159

Introduction

Sidonie de La Houssaye, écrivaine louisianaise du XIX^e siècle qui nous a légué une œuvre riche de la couleur locale de son monde francophone, fait partie de la première génération obligée de réaffirmer leur héritage franco-louisianais. Pour faire face à l'hégémonie culturelle américaine qui détruisait la culture française en Louisiane, peu de temps après la Guerre Civile de La Houssaye a fondé une école où elle pouvait offrir aux enfants une formation scolaire en français. Cette édition recueille pour la première fois dans une seule publication les histoires d'enfants que de La Houssaye a composées pour sa méthode d'enseignement et qu'elle a lues à haute voix dans son école.

L'écrivaine et institutrice est née le 17 août 1820 dans la paroisse de Saint-Jean le Baptiste¹ de l'union d'Ursin Perret et de Françoise Fannie Pain – planteurs de canne à sucre. Après avoir épousé Françoise Pain le 30 mai 1816, Ursin Perret a établi sa résidence près de l'habitation de la famille Pain, située à 55 milles au nord de la Nouvelle-Orléans à la Grande Pointe. Son certificat de naissance atteste le nom d'Hélène Perret²; sa grand-mère maternelle l'appelait « sa petite Louise » et à un âge inconnu, elle a pris le prénom de Sidonie. Née à l'habitation de son père, Sidonie a passé ses premières années en Louisiane rurale et, le premier fils du couple étant mort en couches, elle était l'enfant aînée. Six de leurs douze enfants seulement auront survécu³. En 1830, la famille a passé quelques mois à la Nouvelle-Orléans

avant de déménager aux Attakapas. Vers 1831, les registres de la paroisse Sainte-Marie montrent la présence d'Ursin Perret dans la région, où il était propriétaire de l'habitation Belle Vue⁴.

À cette époque, la jeune Sidonie avait onze ans et elle connaissait, sans aucun doute, les coutumes quotidiennes de la vie des habitations. Si elle n'a laissé aucun texte autobiographique officiel, on trouve, par contre, quelques renseignements à la dernière page d'une histoire intitulée « Une page de ma vie ». Joseph John Perret, qui a écrit sa thèse doctorale sur la vie et l'œuvre de M^{me} de La Houssaye en 1966, a remis en question l'exactitude de ce texte. Sidonie y raconte qu'à l'âge de sept ans elle étudiait avec trois autres filles sous les soins d'une gouvernante française – fait que Joseph Perret a mis en doute ; les gouvernantes françaises étaient rares en Louisiane et difficiles à obtenir⁵. Dans ce même texte, de La Houssaye explique qu'après la mort de sa gouvernante en 1832, elle a continué son éducation au couvent Saint-Michel⁶ qui se trouve aujourd'hui dans la ville de Convent en Louisiane. Perret a trouvé son certificat d'inscription au couvent – preuve qu'elle était étudiante à l'école du 7 mars 1833 au 31 mai 1833. Ses études ont été de courte durée à cause d'une épidémie de choléra⁷ ; devenue une sorte d'autodidacte, à la fin de sa vie elle était réputée pour son importante bibliothèque personnelle.

Pour se rendre du couvent à la ville de Franklin, près de l'habitation de ses parents, elle devait prendre le bateau à vapeur. C'est à cette période de sa vie que la jeune Sidonie a rencontré son mari, Louis Pelletier de La Houssaye, qui était le capitaine d'un bateau qui faisait l'aller-retour entre la Nouvelle-Orléans et Franklin. Les événements qui entourent leur rencontre sont obscurs. Dans « Une page de ma vie », qui était encore en possession de ses descendants quand Velma Savoie a écrit son mémoire sur de La Houssaye⁸, la narratrice raconte comment

elle avait fait la connaissance de son époux. Pendant un voyage, l'intérêt du capitaine s'est porté sur elle – une jeune fille de treize ans, alors qu'il en avait vingt-six. Dans ce texte, pourtant, la narratrice appelle son futur mari le Capitaine Raymond⁹. À cause de ce détail, entre autres, il est difficile de considérer ce document autobiographique ; néanmoins, la petite fille de Sidonie, Emma Tarlton Stafford, a basé sa connaissance de la vie de sa grand-mère sur ce texte¹⁰.

Sidonie Perret a épousé Louis Pelletier de La Houssaye le 3 décembre 1833 ; leurs noms et leur date de mariage se trouvent sur les listes à l'église Saint-Martin à Saint Martinville¹¹. Au sujet de ce mariage, le grand bibliographe Edward Larocque Tinker, dont les *Écrits de langue française en Louisiane au XIX^e siècle* en 1932 offrent la première étude sérieuse sur Sidonie de La Houssaye, perpétue cette anecdote, répandue par sa famille :

Le jour du mariage, la petite Sidonie est introuvable. On va à sa recherche : l'enfant était assise sur le toit d'un poulailler en train de jouer à la poupée¹².

La véracité de cette histoire importe peu ; c'est une des légendes farfelues qui entourent la vie de l'auteure. De La Houssaye elle-même ne connaissait pas les dates exactes de naissance et de mort de certains de ses aïeux. Elle a cherché à compléter tantôt son arbre généalogique, tantôt celui de son mari, mais elle n'y est jamais parvenue. En fait, dans une lettre à George Washington Cable, elle écrit : « J'ai eu l'occasion d'examiner deux arbres généalogiques de ma famille – tous les deux entièrement différents – ce qui m'a dégoûtée des arbres généalogiques¹³ ».

Son mari, selon la légende, était un descendant « du premier ministre de Louis XV, Claude de La Houssaye¹⁴ », mais elle n'a

jamais trouvé ce lien généalogique. C'était plutôt son ascendance aristocratique qui l'intéressait puisqu'elle lui accordait une bonne position dans la communauté. Joseph Perret a noté, au sujet de cette « prétendue » situation sociale, que les comptes-rendus de la famille de La Houssaye que Sidonie avait décrits dans « Une page de ma vie » étaient falsifiés¹⁵.

Après leur mariage, Louis de La Houssaye et sa jeune femme se sont installés à Saint Martinville. Deux ans plus tard, en 1836, à l'âge de quinze ans, de La Houssaye a donné naissance à son premier enfant, un fils. En tout, M^{me} de La Houssaye a accouché de six enfants, dont deux sont morts très jeunes, Henry-Joseph et Lilia. En 1843, elle a eu une autre fille, qu'elle a nommée Lilia-Maria, comme la sœur morte avant sa naissance¹⁶. Il est curieux de remarquer que de La Houssaye a choisi le nom d'Henry-Joseph pour deux de ses personnages, deux frères appelés Henri et Joseph, dans un conte intitulé « Les Petits Vagabonds ».

En 1841, le couple et leurs enfants ont déménagé à Franklin où de La Houssaye a passé le reste de sa vie – vie bien troublée par maints problèmes financiers, aggravés par la Guerre Civile, ainsi que par la mort de son mari et de sa fille Lilia-Maria. Joseph John Perret atteste dans sa thèse qu'ils vivaient « au-dessus de leurs moyens » et que les créditeurs qui déposaient souvent des griefs à la Cour contre Louis de La Houssaye avaient souvent gain de cause¹⁷. Ainsi, en 1859, juste avant la Guerre Civile, ils ont dû vendre leur maison à Franklin. La même année, sa fille Lilia épousa John Tarlton – protestant et « américain ». Comme presque toutes les familles françaises louisianaises, la famille de Sidonie était catholique des deux côtés, et le mariage de Lilia à un protestant fut un peu controversé ; pire, John Tarlton n'était pas francophone¹⁸. Étant lui-même planteur, il a perdu son habitation et toute sa fortune pendant la guerre. S'il possédait les mœurs de sa classe, il n'avait cependant pas les coutumes des

Louisianais francophones. Ensemble, ils eurent huit enfants que Sidonie a élevés après la mort de Lilia, le 23 mars 1875¹⁹.

La Guerre Civile a éclaté peu de temps après la vente de leur maison et du mariage de leur fille. Pour les Louisianais francophones, la présence des soldats du Nord était perçue comme l'invasion d'un pays étranger. Ils parlaient une langue étrangère et avaient leur propre culture. Velma Savoie remarque que Sidonie se méfiait des « Américains » avant la guerre, et leur présence à Franklin a exacerbé sa méfiance. Une légende, souvent répétée, date de cette époque : les soldats de l'Union avaient un petit faible pour les poules et alors, l'écrivaine, voulant protéger les siennes, les avait cachées dans une chambre de sa maison pendant l'occupation de Franklin²⁰.

La fin de la Guerre Civile a apporté de nouveaux problèmes à de La Houssaye. Selon certains, son mari, qui aurait été tué pendant une altercation à Franklin en juin 1863, laissait une veuve accablée de problèmes financiers. Pourtant, après la guerre et la mort de son mari, elle a connu la période de sa vie littéraire la plus productive.

Elle travaillait non seulement comme auteure pendant cette période, mais aussi en tant que maîtresse d'une école française qu'elle avait fondée avant la Guerre Civile. Elle a dû fermer cette école pendant la guerre et elle est devenue postière de Franklin en 1866. Selon Joseph John Perret, elle aurait rouvert son école en 1869, car en 1870 le recensement indique qu'elle était enseignante²¹. Malheureusement, à cette époque le gouvernement de l'État, toujours en crise, ne pouvait par pourvoir aux besoins des enseignants en leur fournissant des manuels de référence. Pour faire face à ce manque de méthode d'enseignement, de La Houssaye a puisé non seulement sa mémoire de ses propres études mais aussi son imagination pour créer des contes pour instruire et amuser les élèves de son

école. On peut être relativement certain que de La Houssaye a composé la majorité des histoires pour les enfants que l'on trouve dans le vingt-et-unième tome quand elle fut maîtresse d'école, en partie avant la guerre, mais surtout entre 1869 et 1875 – année où sa fille Lilia est morte et où elle a dû fermer son école.

À cette époque, son cadet, Ludovic de La Houssaye, avait vingt-neuf ans, mais l'écrivaine a dû recommencer sa vie de mère. Elle ne voulait pas permettre à leur père d'élever ses petits-enfants, car il était veuf et anglophone. Elle a expliqué ses soucis concernant son beau-fils dans une lettre à George Washington Cable :

Mais Mr. Tarlton était encore jeune... et j'étais tourmentée de l'idée qu'il pourrait se remarier et m'enlever ses enfants. Pour essayer de l'empêcher, je passai un acte de donation de ma maison à mes petits-enfants, me conservant seulement le droit de rester toujours avec eux... mais en faisant cela, je me privais des moyens de gagner ma vie en tenant un pensionnat ou un *boarding house*²².

Pendant cette période, Sidonie avait bien des soucis financiers qui ont duré presque trente ans, jusqu'à la fin de sa vie. C'est à cette époque qu'a commencé sa vie littéraire. Notre auteure avait deux motivations pour écrire : transmettre la langue française à ses petits-enfants et gagner sa vie grâce à la littérature.

Après la Guerre Civile, le gouvernement des États-Unis, craignant que la présence francophone en Louisiane ne menace l'hégémonie culturelle anglophone, a tenté d'assimiler les Cadiens et les Créoles. En conséquence, la langue française commençait à disparaître en Louisiane. Sidonie a reconnu la disparition de sa langue maternelle et voulait que ses petits-enfants perpétuent les traditions de leur famille louisianaise. Comme il n'y avait pas de système d'éducation formel dans l'État après la guerre, Sidonie

a écrit, en français, des histoires pour ses petits-enfants ; son but était non seulement de les amuser mais surtout de parfaire leur apprentissage de la littérature française, des mœurs et des traditions de la culture de leur région – région qu'elle connaissait si bien. Malheureusement pour les francophones louisianais, les États-Unis ont gagné la « guerre culturelle » et la langue française a décliné pendant la plupart du vingtième siècle. Les petits-enfants de Sidonie sont devenus anglophones plus tard dans leur vie et Emma B. Tarlton Stafford, qui a hérité des manuscrits de sa grand-mère, a passé sa vie à Dallas, au Texas²³.

SA VIE LITTÉRAIRE EN LOUISIANE

En 1843, dans *Le Courrier de la Louisiane*, C. O. Dugué lançait un appel aux Louisianais pour affirmer en œuvre littéraire leur propre héritage. Il comprenait que la Louisiane perdrait son héritage français si les francophones n'écrivaient pas leurs histoires et leurs contes en français. Dans un bel article, il a proclamé :

Le cœur d'un étranger peut-il sentir comme nous toutes ces choses ? Non, un historien louisianais peut seul écrire l'histoire de la Louisiane, un poète louisianais peut seul la chanter, et tout fils de la Louisiane qui, pouvant remplir les conditions qu'elle exige, reculerait devant cette noble mission, se rendrait bien coupable assurément, car ce serait manquer également à la piété filiale et au patriotisme²⁴.

M^{me} de La Houssaye et d'autres romanciers louisianais au XIX^e siècle ont répondu à cet appel et, pendant un moment, la littérature francophone louisianaise fleurissait. Si on relève des exemples, tel que les romans *Louisiana* de Garreau (1849), *L'Habitation Saint-Ybars*

de Mercier (1881), *Pouponne et Balthazar* (1888) et *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans* (c. 1885-1891) de M^{me} de La Houssaye, et toutes les histoires et les poèmes publiés dans les *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais*, on voit bien que les Français en Louisiane reconnaissaient le besoin de préserver leur héritage.

Un demi-siècle plus tard, au moment où Auguste Viatte a publié son *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, l'historien classe de La Houssaye parmi les écrivains de la période du déclin littéraire en Louisiane après 1860²⁵. L'analyse de Viatte n'est pas juste dans la mesure où il dit que l'auteure a commencé à écrire uniquement après avoir rencontré George Washington Cable. Il fait mention de ses autres romans et indique les *Quarteronnes* comme étant le meilleur. À propos de ces textes, il dit : « Reprenant un thème d'Armand Lanusse, elle s'apitoie sur ces belles autrefois, vouées par leur naissance à la débauche »²⁶. Il critique les *Quarteronnes* en disant que le roman est « trop long et décousu », mais il affirme que cette œuvre – ainsi que *L'Habitation Saint-Ybars*, d'Alfred Mercier, et *Le Vieux Salomon*, de Charles Testut – représente un des romans les plus importants concernant les « protestations courageuses contre le préjugé de couleur » en Louisiane²⁷. Viatte conclut en disant qu'elle « mérite plus d'attention »²⁸.

La date exacte où de La Houssaye a commencé à écrire reste inconnue. Dans un des tomes de ses écrits à Hill Memorial Library à Baton Rouge se trouve un texte intitulé « Souvenir du 18 octobre 1838 » qu'elle date du 19 octobre 1838, le lendemain de la soirée qu'elle décrit. Une pièce de quatre-vingt-quatre pages intitulée « Une mère » précède ce « Souvenir », preuve que ses intérêts littéraires se manifestaient avant cette date. On peut ainsi supposer qu'elle avait commencé à écrire avec un certain sens de maturité à l'âge de dix-huit ans²⁹. Le premier roman que Sidonie a réussi à publier fut *Le Mari de Marguerite*, une traduction d'un roman

provenant d'un journal du Nord, qui paraissait en feuilleton dans l'*Abeille*, un journal néo-orléanais, en 1883³⁰.

Elle a souvent traduit des histoires provenant de publications anglophones du Nord et ses traductions témoignent de sa maîtrise de sa langue maternelle ainsi que celle de l'anglais. Bien que le français restât toujours sa langue de préférence, à quelques reprises elle a écrit à George Washington Cable en anglais ; ces lettres de 1883 à 1889 se trouvent maintenant dans la « Cable Collection » à Tulane University à la Nouvelle-Orléans. Les lettres de Cable à de La Houssaye sont perdues, mais celles de Sidonie restent toujours intactes³¹. Joseph John Perret remarque qu'à part quelques difficultés idiomatiques en anglais³², elle connaissait assez bien cette langue pour vendre quelques-unes de ses traductions aux journaux louisianais pendant sa vie.

Heureusement, les traductions sont peu nombreuses³³ ; sinon, elle n'aurait peut-être pas été reconnue parmi les écrivains principaux de la Louisiane du XIX^e siècle. Alcée Fortier, le président de l'*Athénée louisianais* et l'éditeur des *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais*, mentionne le nom de Sidonie de La Houssaye parmi d'autres écrivains louisianais importants : il cite, par exemple, Charles Testut, Adrien Rouquette, Alfred Mercier, George Dessommes, Édouard Dessommes, Marie Augustin, Octave Huard, et lui-même³⁴. Il n'y a que deux femmes sur cette liste et le nom de Sidonie en est un. En 1890, elle a soumis trois histoires au concours de l'*Athénée louisianais* : « La Fauvette et le Poète », « L'Amour qui renferme en lui seul tous les amours » et « La Mère et le Lys », pour lesquelles elle a gagné la médaille d'or prix de lauréate. Ces trois histoires figurent parmi les textes présentés dans cette édition. Savoie note que cet honneur était spécial et difficile à obtenir car l'*Athénée louisianais* ne décerna pas de médailles en 1888, ni en 1892 ou en 1893, trouvant que les manuscrits soumis ne valaient pas l'honneur³⁵. Mercier,

qui faisait parti du jury, a offert cette appréciation suite à sa rencontre avec elle, qui nous permet de voir l'opinion d'un de ses contemporains :

...[j]'aurais pensé qu'elle] m'eût remercié, en quelques mots de la peine que je venais de prendre pour bien lire son manuscrit. Au lieu de cela, silence absolu ! la lauréate sortit son bras du mien comme elle l'y avait passé, sans la moindre inclination de corps ou de tête. Allons, pensai-je, je le vois, madame de La Houssaye occupe le premier rang parmi ces personnes qui croient que tout leur est dû, et qu'elles ne doivent absolument rien aux autres³⁶.

Sidonie de La Houssaye a publié plusieurs romans pendant sa vie, principalement en feuilleton dans le journal néo-orléanais, *l'Abeille*, ou celui de paroisse, le *Meschacébé*. En 1888, elle a complété *Pouponne et Balthazar*, une nouvelle de mœurs acadiennes dont l'action se déroule à Saint Martinville. May Waggoner, professeur à l'Université de Louisiane à Lafayette, a réédité ce texte en 1983³⁷. Le roman *Charles et Ella* a paru en 1892, et l'année suivante, elle a vu la publication de son roman *Amis et Fortune*. En 1892, elle a réussi à vendre sa série de romans *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans* à Charles Lasseigne au journal le *Meschacébé*. Cette série consiste en quatre romans qui s'intitulent *Octavia*, *Violetta*, *Gina* et *Dahlia*. Ces romans étaient destinés à être publiés sous le nom de plume de Louise Raymond³⁸.

L'origine de ce nom de plume est restée un mystère aux chercheurs sur la vie et les œuvres de Sidonie de La Houssaye. En effet, notre auteure a pris plusieurs noms pendant sa vie : son certificat de naissance donne son nom comme Hélène Perret, et ses petits-enfants l'appelaient « Gamme »³⁹. Dans ses écrits, elle s'inspirait de sa vie réelle et aussi de celles des

personnes qu'elle connaissait, mais elle en changeait souvent leurs noms et exagérait la mesure de leur richesse personnelle. Dans l'histoire « Chattanooga », par exemple, Sidonie décrit l'habitation du Docteur Pain, inspiré de son grand-père. Elle embellit l'histoire énormément car son grand-père n'était pas docteur et ne possédait pas « deux cents esclaves »⁴⁰. Dans la même histoire, sa grand-mère l'appelle « sa petite Louise »⁴¹, et dans d'autres histoires, on trouve plusieurs jeunes filles nommées « Louise » qui ressemblent vaguement à son autoportrait dans « Une page de ma vie ». Ce même texte offre l'origine du nom « Raymond ». Dans ce conte, de La Houssaye décrit le « Capitaine Raymond », le futur mari de la narratrice. Son nom de plume, on peut donc le deviner, était à l'origine du mariage de la « petite Louise » et du Capitaine Raymond, nous donnant le nom « Louise Raymond »⁴². Sidonie de La Houssaye a pris ce nom de plume pour publier la série *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans* à cause du sujet scandaleux traité dans ces textes, celui des courtisanes de couleur de la Nouvelle-Orléans. Elle indique que cette série était basée sur les manuscrits que sa grand-mère Pain lui avait laissés. Cette référence aux manuscrits se trouve dans l'introduction du roman *Octavia*, mais il est plausible que cette source soit inventée pour éveiller la curiosité du lecteur⁴³.

La publication d'une autre histoire reste une énigme, celle de « Rose Blanche ». Cette histoire, publiée sous le nom de sa petite-fille Gabrielle Tarlton, a reçu le prix de l'*Athénée louisianais* en 1891. Joseph John Perret affirme que « Rose Blanche » a été écrit de la main de Sidonie⁴⁴. Il remarque de plus que cette histoire ressemble au style de Sidonie de La Houssaye : le personnage principal est une jeune fille qui « est si douce, si aimante, si jolie surtout avec ses grands yeux bleus et ses beaux cheveux blonds tout bouclés qu'elle attache d'un long ruban bleu, absolument comme une petite fille de dix ans ». L'auteure met l'accent sur

la religion et la piété de la famille face aux problèmes, tels que la mort d'un bien-aimé. En plus, elle crée du suspense en ne laissant jamais la famille rencontrer le personnage principal, la jolie fille qui fait un voyage de Dallas jusqu'en Louisiane avec son fiancé. Dû au fait de son origine non prouvée, ce texte n'a pas été inclus dans cette édition.

Nous rappelant la fin de sa vie bien troublée financièrement et la nécessité primordiale que représentait pour de La Houssaye sa carrière d'écrivaine, il n'est pas surprenant que Sidonie ait fait la connaissance de George Washington Cable, un journaliste de *Century Magazine* qui s'intéressait aux Cadiens et aux Créoles de la Louisiane. Perret raconte qu'en 1883, elle a essayé de vendre une version française de son histoire « Voyage de ma grand-mère » à l'*Abeille*, en même temps que la version anglaise au *Times Democrat* ; James Birney Guthrie, agent pour Cable, en a négocié l'achat⁴⁵. Guthrie a mis ces deux-là en contact, et ainsi a commencé leur correspondance.

À vrai dire, c'est grâce à la publication de *Strange True Stories of Louisiana*⁴⁶ que Sidonie de La Houssaye est connue du public américain, puisque dans son introduction Cable attribue quelques-uns de ses contes à l'écrivaine louisianaise⁴⁷. En vendant ses histoires à Cable, elle pouvait convenir aux besoins de sa famille. Dans une lettre à Cable datée de juillet 1884, elle écrit : « Vous connaissez ma situation mon cher monsieur, ma plume est mon soutien et celui de mes enfants »⁴⁸. Ayant trouvé un acheteur de sa production littéraire, elle pressait Cable d'accepter d'autres nouvelles. Cable est allé la voir une fois pour trouver de la matière pour ses propres écrits. Perret remarque que Cable a suggéré à de La Houssaye d'écrire « une histoire acadienne », dont le résultat a été l'histoire *Pouponne et Balthazar*⁴⁹. Il insistait que Sidonie lui montre les manuscrits de sa grand-mère qui l'avaient inspirée afin de prouver leur historicité. Leurs relations ténues se sont

détériorées quand ils ne pouvaient plus profiter l'un de l'autre. Dans sa dernière lettre à Cable, elle lui demandait encore de l'aide pour lui trouver un éditeur⁵⁰ ; après janvier 1890 cependant, ils ne sont plus restés en contact. Néanmoins, il est évident que Cable a influencé la production littéraire de Sidonie pendant les dix dernières années de sa vie.

Aujourd'hui, les vingt-et-un tomes des écrits de Sidonie de La Houssaye se trouvent à *Hill Memorial Library* à *Louisiana State University* à Baton Rouge. Les volumes sont endommagés par le temps, mais son écriture est toujours lisible. Sidonie nous a laissé maintes histoires qu'elle n'a jamais réussi à publier. Dédiant souvent un cahier entier à un seul sujet, elle a rempli complètement le tome trois, par exemple, avec sa version de la mythologie grecque et romaine qu'elle avait appris pendant son enfance. Elle a écrit cette mythologie pour l'instruction des élèves de son école à Franklin. À la première page, elle écrit : « J'ai promis, chers enfants, d'écrire pour vous un cours de mythologie que vous pourrez comprendre facilement et qui, en même temps, saura vous amuser ; car la mythologie a toute la forme et le caractère des contes de fées que vous écoutez lire avec tant de plaisir. Je vais donc tenir ma promesse. » Le vingt-et-unième volume, d'où vient la plupart des histoires présentées dans cette édition, est dédié aux contes qu'elle a écrits pour les jeunes élèves de son école, ses petits-enfants y compris.

Autodidacte et cultivée, Sidonie de La Houssaye connaissait bien les mouvements littéraires du XIX^e siècle. Dans quelques contes, elle mentionne des auteurs français et anglais, parmi lesquels se trouvent Hugo, Lamartine, Shakespeare, Byron, Shelley, Tennyson, Longfellow, Racine, Molière, Goethe, Dumas, et George Sand⁵¹. L'auteure de « Rose Blanche », qu'elle soit Sidonie ou sa petite fille, met en exergue une épigraphe de Victor Hugo⁵². Elle connaissait bien le romantisme à travers les histoires

et la poésie d'Hugo ; puisqu'elle fait allusion à George Sand dans son roman *Frère et Sœur*⁵³, on peut supposer qu'elle connaissait le réalisme social, un élément latent dans ses écrits. Comme les paysans de George Sand, ceux de Sidonie de La Houssaye parlent un patois du terroir, tel qu'ils l'auraient parlé dans la vie réelle. Suivant le modèle de George Sand, et plus tard celui d'Alfred Mercier, Sidonie a tenté de former les dialogues de ses personnages en respectant leurs dialectes natals. De La Houssaye met également l'accent sur des éléments romantiques tels que la vérité absolue, la beauté sublime et la laideur intérieure de l'âme. La Louisiane rurale devient l'endroit reculé et romanesque dans lequel ses personnages commencent leurs voyages dynamiques de caractère personnel ou d'aventure mondiale. Comme Sand, de La Houssaye a tendance à idéaliser ses héros ; cette approche caractérise les deux romancières de transition littéraire qui enjambent le romantisme et le réalisme.

Bien que la bibliothèque privée de Sidonie ait disparu, donnée à une bibliothèque publique à la Nouvelle-Orléans après la mort de son fils, Louis de La Houssaye⁵⁴, nous savons qu'elle connaissait Émile Zola, grâce à une lettre qu'il lui a envoyée le 4 mai 1892, dans laquelle il l'encourageait à publier ses manuscrits. Perret nous informe que, malheureusement, ni cette lettre ni ses lettres à Zola n'ont été trouvées⁵⁵. Dans une lettre à George Washington Cable à propos des *Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans*, elle décharge ses frustrations de ne pas pouvoir trouver un éditeur du texte :

L'horrible drame raconté dans *Octavia*, et vrai dans tous ses détails, a excité l'horreur des éditeurs américains qui cependant ne rougissent pas de traduire et de publier les indécences d'Émile Zola...⁵⁶

Au premier regard, ses écrits qui datent d'après 1880 esquissent un naturalisme naissant, influencé, sans doute, par Zola. Apparemment, elle était bien consciente des œuvres de Zola, et dans les *Quarteronnes* elle tenta de reproduire le style naturaliste, dépeignant les quarteronnes en tant que produit de leur socialisation et de leur hérédité et en esquissant des dialogues en créole dont elle donne la traduction en français en bas de page.

De La Houssaye avait déjà essayé de transcrire le parler oral de ses personnages dans son histoire « Les Petits Soldats », où les esclaves, Catiche et son fils Bob parlent en français familier. Catiche s'exclame : « J'en ai assez de cette [sic] bêtises, dit-elle... si j'écoutais maître Gustave, y f'rait bien vite de moi un de ses petits soldats... mais pas d'ça. Minette, j'en ai autre chose à faire... ». Elle va plus loin dans l'histoire « Le Bonhomme Pistache » où un petit gamin des rues pleurniche : « J'vas et j'm'donne ce malheureux timbre et, si vous refusez encore de l'prendre, père Pistache, gnorra pas de Noël pour moi... ». Sidonie écrit « gnorra » pour « il n'y aura », essayant de formuler à l'écrit les expressions à l'oral. Un autre exemple qui enrichit les écrits de M^{me} de La Houssaye est la couleur locale. Cet attribut, accompagné d'un vocabulaire spécifique à la Louisiane, rend les contes particulièrement intéressants pour le lecteur de la littérature louisianaise.

Bien qu'elle ait vécu presque toute sa vie en Louisiane rurale, plus précisément à Saint Martinville et à Franklin, elle connaissait la vie littéraire de la Nouvelle-Orléans ; cette connaissance émerge dans son roman *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Orléans*. Pourtant, la majorité de ses histoires se déroulent en Louisiane comme en témoignent « Le Doigt de Dieu », « Rose Blanche », et « Les Petits Soldats ». Plusieurs contes d'enfants ne spécifient pas le lieu où elles se déroulent, mais la couleur locale dépeint la Louisiane.

Elle connaissait, en détail, le vocabulaire agricole louisianais car elle avait été élevée sur une habitation de canne à sucre. Dans ces contes pour les enfants, son style est moins formel, et étant plus à l'aise avec le sujet, Sidonie emploie un vocabulaire typique de la vie quotidienne louisianaise : « habitation », « roulaïson », « bateaux à vapeur », « bacques à la cuite » et « boucauts de sucre ». Elle emploie aussi des mots spécifiques à son époque. Dans « Les Petits Vagabonds », on trouve le mot « un texas » qui désigne « une rangée de cabines de luxe sur le pont-promenade »⁵⁷. Non seulement emploie-t-elle des mots louisianais, mais aussi des noms typiques à la Louisiane. L'esclave Catiche figure parmi ces exemples, et le pauvre chien de son maître s'appelle Malotru, un nom approprié à ce pauvre chien maltraité.

Rien n'indique que Sidonie avait l'intention de publier les contes pour ses petits-enfants dans les journaux de l'époque. Elle les a écrits surtout pour leur instruction et leur amusement et pour offrir des histoires à sa famille. Si l'on se rappelle que monsieur Tarlton était anglophone et que Sidonie craignait « l'américanisation » de la Louisiane après la Guerre Civile, il est normal qu'elle ait légué ses histoires d'enfants à sa progéniture. Puisque de La Houssaye avait lu George Sand, peut-être connaissait-elle l'ouvrage *Contes d'une grand-mère*⁵⁸, que Sand avait écrit en 1873 pour sa propre petite-fille et qui a inspiré le titre du recueil présent.

Par contre, Joseph John Perret a trouvé une lettre à George Washington Cable suggérant qu'elle projetait de vendre quelques contes à un couvent. À propos de ce sujet, elle écrit : « Je suis très occupée pour le moment. Une maison d'éducation (un couvent) m'ordonne quelques histoires d'enfants. Cela m'ennuie à mourir d'écrire de semblables choses – mais les enfants demandent leur pain... »⁵⁹. Les lettres de Sidonie de La Houssaye à Cable démontrent qu'elle voulait lui paraître professionnelle, et peut-être se sentait-elle obligée d'expliquer pourquoi elle ne pouvait

pas l'aider à ses recherches à ce moment-là. Néanmoins, rien ne prouve qu'elle ait véritablement vendu des récits au couvent.

En écrivant ces contes, Sidonie jouait le rôle de grand-mère, tout en insérant dans l'intrigue un sens de moralité qu'elle voulait transmettre à ses petits-enfants. Ces histoires sont, en fait, profondément moralistes. Les bons enfants reçoivent les éloges de leurs parents et la bénédiction de Dieu, et les mauvais enfants se transforment, à travers leurs expériences, en personnes de bon caractère. Tout au début de ses récits, Sidonie établit la personnalité de ses personnages en liant leur valeur morale à leurs attributs physiques. Tous les personnages vertueux ont des cheveux blonds et des yeux bleus ; ses personnages immoraux ont typiquement des cheveux bruns. Dans l'histoire « Les Petits Vagabonds », par exemple, il y a deux frères, Joseph et Henri. Henri, l'aîné, ressemble à son père avec ses cheveux bruns ; mais « Joseph était l'image de sa mère. Il avait des yeux bleus si doux, toujours remplis d'une expression angélique ». Dans cette histoire c'est Henri qui fuit sa famille avec son frère pour travailler dans un cirque. Il est manipulateur et la source de tous les problèmes. De plus, on dirait que de La Houssaye le prédestine à cette nature à cause de ses cheveux bruns.

Les contes et les romans de M^{me} de La Houssaye contiennent quelques procédés stylistiques qui sont propres au roman populaire du XIX^e siècle mais qui gênent parfois le lecteur moderne ; en particulier, elle s'adresse en aparté aux lecteurs. Par exemple, dans le roman *Amis et Fortune* de cinq cent cinquante-huit pages, elle écrit :

Nos lecteurs ne commencent-ils pas à devenir impatients ? ne s'imaginent-ils pas déjà que notre histoire ne finira jamais ? Pour les rassurer, hâtons-nous de leur dire que nous aurons encore bien peu de choses à ajouter⁶⁰.

En fait, elle préface presque toutes ses histoires en s'adressant au lecteur⁶¹. Dans ces introductions, elle semble vouloir valider la vérité de ses histoires en rassurant ses lecteurs qu'elle ne raconte pas de mensonges dans ses contes fantasques. Au début des « Petits Vagabonds », elle préface le récit propre de ce commentaire : « L'histoire que je vais raconter est vraie dans ses moindres détails ; elle s'est passée sous mes yeux et j'ai connu particulièrement ses acteurs ». Les moindres détails, cependant, nous informent que les petits vagabonds, Joseph et Henri, avaient joué « devant toutes les têtes couronnées de l'Europe ». Si M^{me} de La Houssaye veut nous faire croire par son introduction que cette histoire est réelle, elle nous croit plus crédules que nous ne le sommes. Quand elle nous dit qu'une histoire est vraie dans ses moindres détails, il vaut mieux en croire autrement. Un jeune lecteur, pourtant, y découvre un monde fabuleux qui est le propre du conte fantastique destiné aux enfants.

Bien que Sidonie de La Houssaye ait passé les dix dernières années de sa vie à chercher un éditeur et une maison d'édition, la majorité de ses œuvres reste inédite plus de cent ans après sa mort le 18 février 1894, chez son petit fils, Lawrence B. Tarlton. Malheureusement, au moment de sa disparition, le seul roman publié sous forme d'imprimé était *Pouponne et Balthazar*. Aujourd'hui tous les écrits de cette écrivaine qui « mérite plus d'attention », incluant des romans, des nouvelles, de la poésie, des contes moralistes, des contes pour enfants et une pièce, dorment dans les vingt-et-un tomes conservés par *Hill Memorial Library*, attendant un éditeur. C'est avec honneur que les Éditions Tintamarre présentent, pour la première fois, ses *Contes d'une grand-mère louisianaise*.